

**ÉVOLUTIONS ET PROBLÈMES DE LA THÉORIE
DE LA VALEUR ET DE LA THÉORIE DÉONTIQUE
DE PETER SINGER**

Enrique UTRIA

Peut-on légitimement abattre les animaux pour nos simples plaisirs gustatifs? Non, telle est la réponse que l'auteur de *La libération animale* s'est efforcé d'argumenter depuis quarante ans. Ce que je voudrais montrer dans cet exposé, c'est que la théorie de la valeur et la théorie déontique de Peter Singer font problème et l'empêchent de conclure ce qu'il aimerait conclure.

Structure des théories éthiques

Une théorie morale un tant soit peu développée combine deux éléments : 1) une théorie de la valeur ou théorie axiologique, que les auteurs anglophones appellent aussi *theory of good* (théorie du bon), qui cherche à identifier ce qui est bon intrinsèquement, c'est-à-dire à ce qui a une valeur non comme un moyen, mais en tant que tel. Pour certains auteurs, et notamment pour les utilitaristes *classiques*, toute théorie du bon se confond avec une théorie du bien-être : n'est jamais bon que ce qui est bon pour quelqu'un. Bon signifie alors « bon pour le bien-être ». C'est en ce sens que les utilitaristes classiques sont dits welfaristes. Pour d'autres auteurs, y compris certains utilitaristes hétérodoxes, il existe des choses qui sont bonnes indépendamment de leur effet sur le bien-être. Ces choses ne sont pas « bonnes pour quelqu'un », elles sont bonnes tout court, impersonnellement. Dans *Principia Ethica*, par exemple, Moore pense que la beauté est bonne indépendamment du bien-être du spectateur : mieux vaut un monde rempli d'œuvres d'art qu'un monde souillé de crasse et d'ordures, même s'il n'existe plus aucun spectateur, aucun être sensible. De même, dans la troisième édition de *Practical Ethics*, Singer suggère que certains genres de vie ont une valeur intrinsèque indépendamment de la satisfaction de nos préférences, indépen-

damment de notre bien-être : mieux vaut vivre certaines formes de vie animale (même si elles sont légèrement frustrantes) que de ne pas vivre du tout. Attribuer une valeur impersonnelle à une chose, comme le font Moore et Singer, c'est la juger rationnellement préférable à sa non-existence¹.

Comme on vient de le voir, le premier élément fondamental de toute théorie morale développée consiste en une théorie de la valeur. Le deuxième élément fondamental est : 2) une théorie du bien (*theory of right*), c'est-à-dire une théorie de ce qui doit être fait, de ce qu'il convient ou est correct de faire moralement, ou, pour le dire en termes plus intuitifs, mais aussi plus ambigus, une théorie de la justice². Cette deuxième dimension des théories éthiques est aussi parfois appelée théorie déontique (du grec *deon*, « ce qu'il faut »). Elle pose ce qu'il faut faire eu égard à ce qui a une valeur intrinsèque.

Dans l'utilitarisme, cette structure binaire est particulièrement claire. Elle apparaît dans la définition même de l'utilitarisme : le *bien* est la maximisation du *bon*.

La libération animale (1975)

En 1975, la théorie de la valeur de Peter Singer est relativement indifférenciée. Ici ou là, l'auteur note qu'aux dires des expérimentateurs les animaux ont des préférences :

- les rats préfèrent être avertis avant qu'un choc ne leur soit administré (1975, p. 37) ;
- les porcs préfèrent un bac à sable à un sol en béton (1975, p. 123) ;
- les veaux préfèrent ne pas stagner dans leur fumier (1975, p. 133) ;

1. Si Moore et Singer ont suggéré l'existence de ce genre de valeur impersonnelle, ils l'ont tous deux fait de manière provisoire. Dans les écrits qui suivent *Principia Ethica*, Moore paraît revenir vers un utilitarisme plus classique : non seulement la beauté ne peut être bonne intrinsèquement que s'il existe un spectateur qui ressent quelque chose à son égard ; mais il « semble possible que, dans le ressenti de cette [chose bonne intrinsèquement], il doive toujours y avoir une certaine quantité de plaisir » (MOORE 1945 [1912], p. 249 ; SCARRE, 1996, p. 117-118). Quant à Peter Singer, il retourne vers une théorie de la valeur hédoniste dans un livre coécrit avec Lazari-Radek, comme nous le verrons dans la dernière section de cet exposé. (Sauf mention contraire, la traduction des citations est de moi.)

2. On traduit souvent *right* par juste. Mais cette traduction est loin d'être idéale, car certains philosophes comme Joel Feinberg distinguent clairement le domaine du juste (*just*) de la sphère du bien (*right*). Être injuste envers quelqu'un, c'est ne pas lui donner ce qui lui est dû. Ainsi, rouler sur le parterre de fleurs entretenu par une personne âgée n'est pas juste à son égard, n'est pas ce qui lui est dû. Pourtant, s'il s'avère que rouler sur ses fleurs est le moyen le plus rapide, pour des pompiers, de porter secours à la victime d'un incendie, alors il faut le faire, il est bien (*right*) de le faire. Le « domaine de la justice n'est pas le tout de la moralité ». Cf. Feinberg Joel, *Social Philosophy*, Prentice Hall, 1973, p. 75 et note 3 p. 99.

Mais Singer ne dit rien de leur éventuelle préférence pour la continuation de leur vie. Sont-ils capables d'une telle préférence? Cette préférence joue-t-elle un rôle spécial dans le calcul d'utilité? La réflexion de Singer se fait moins en termes de préférences que d'« intérêts ».

La théorie du bien de Singer semble elle aussi indifférenciée. Certains passages de *La Libération animale* laissent entendre que le bien relèverait d'une simple minimisation de la valeur négative. « Les conclusions qui sont argumentées dans ce livre découlent du seul principe de minimisation de la souffrance » (1975, p. 24). On aurait donc affaire à un utilitarisme négatif. Il s'agirait moins de maximiser le bien-être que de minimiser les souffrances. D'autres passages sous-entendent néanmoins que les plaisirs doivent aussi être pris en compte. « Le principe d'égale considération de la douleur ou du plaisir est une base suffisante pour identifier et protester contre tous les mauvais traitements infligés aux animaux » (1975, p. 19).

En bref, on ne sait pas bien si Peter Singer opte pour une théorie préférentielle de la valeur ou pour un hédonisme, ni s'il est le partisan d'un utilitarisme négatif ou positif. La seule chose qui semble assurée en 1975, c'est la limitation du calcul utilitariste aux seuls êtres qui existent déjà ou qui verront l'existence quoi qu'il arrive (par exemple, les générations futures). C'est ce que Peter Singer appelle l'utilitarisme de l'existence préalable. Cette forme d'utilitarisme implique qu'il n'est pas légitime de tuer un être pour le remplacer par un autre. L'idée de remplacement, dans l'optique utilitariste, suggère que les plaisirs perdus par un animal que l'on abatrait de manière indolore, plaisirs qu'il aurait eus si on l'avait laissé vivre, sont compensés par les plaisirs d'un autre animal que l'on fait naître pour le remplacer. Dans un passage qui sera supprimé des éditions ultérieures de *La libération animale*, y compris dans la version française, Peter Singer juge que « nous n'avons aucune obligation envers les êtres non existants » (1975, p. 254). Cette seule affirmation montre que la théorie du bien de Singer est une théorie de l'existence préalable. Le remplacement n'est pas permis.

Avec cette première esquisse théorique de la position de Singer, il est maintenant envisageable de répondre à la question initiale : est-il légitime moralement de tuer un animal? Non. Si nous le tuons, il ne pourra plus jouir des plaisirs de la vie. Et, puisque le remplacement n'est pas légitime moralement, on appauvrira le monde en valeur. Le monde contiendra moins d'états mentaux plaisants. Ce monde sera moins bon qu'un autre monde qui aurait contenu les plaisirs supplémentaires de cet animal. Nous avons des raisons utilitaristes directes de ne pas le tuer. Peter Singer réussit donc dans *La libération animale* à défendre les animaux contre leur possible meurtre, fût-il indolore.

***Practical Ethics* (1979, première édition)**

Le précédent argument de Singer contre le meurtre des animaux pose deux problèmes. Tout d'abord, il semble qu'il ne s'oppose pas au meurtre indolore d'un animal âgé dont la vie ne serait plus véritablement plaisante. Le meurtre d'un tel animal favoriserait les plaisirs carnivores et donc l'utilité. Deuxièmement et plus fondamentalement, Singer reconnaît que l'accusation classique de « théorie sacrificielle » portée contre l'utilitarisme est bien fondée. Si un chirurgien peut s'assurer du fait que personne ne saura jamais qu'il a laissé un patient mourir sur sa table d'opération afin de sauver quatre autres patients (avec une greffe d'organes), alors c'est ce qu'il doit faire, il a l'obligation de le faire, du point de vue utilitariste de l'existence préalable³. Quatre vies de plaisirs valent plus qu'une. Pour remédier à ce problème, Singer va préciser sa théorie éthique dans la première édition de *Practical Ethics* (1979) :

- sa théorie du bon relève cette fois clairement d'un utilitarisme de la préférence ;
- sa théorie du bien pose que le bien est de maximiser les satisfactions de préférence.

Cette première avancée théorique a ceci d'intéressant qu'elle permet de rendre compte directement du mal qu'est le meurtre. Le meurtre d'un patient, ou d'une personne en fin de vie dont le bien-être est à peine positif, est condamnable, tout simplement parce qu'il est contraire à la préférence des victimes en question. Pour les animaux, toute la question est alors de savoir s'ils préfèrent continuer à vivre. Singer distingue deux catégories d'animaux, les animaux « seulement sensibles », et les animaux conscients d'eux-mêmes. Seuls les seconds peuvent préférer la continuation de leur vie dans le temps. Ces derniers (les grands singes, les baleines et les dauphins, et peut-être aussi les chiens, les chats, les porcs et d'autres animaux pour lesquels Peter Singer est prêt à accorder le bénéfice du doute) ne devront pas être tués pour nos simples plaisirs. Pour eux, Peter Singer pense que l'utilitarisme de l'existence préalable s'impose. Ces êtres ne sont pas remplaçables.

Quant aux êtres « seulement sensibles », il semble que leurs préférences se limitent au plaisir et à la douleur, à la jouissance du plaisir et à l'évitement de la douleur. Singer pense qu'il est possible de considérer ces animaux, qui n'ont pas de préférence quant à la continuation de leur propre vie, comme des êtres « interchangeables » (1979, p. 104). Après tout, si la préférence pour un plaisir est détruite parce qu'on détruit un individu, mais qu'une préférence pour un plaisir semblable est créée, le monde est stable en matière de valeur intrinsèque. Les animaux seulement sensibles pourront

3. Le cas classique du chirurgien et du sacrifice sera explicitement abordé par Singer 35 ans plus tard (LAZARI-RADEK, SINGER, 2014, p. 297 sq.). À noter qu'en 2014 la théorie de Singer ne sera plus un utilitarisme de l'existence préalable.

donc être tués, s'ils jouissent d'une vie globalement heureuse, s'ils sont tués sans douleur et s'ils sont remplacés. Singer semble donc justifier les élevages de « viande heureuse ». On peut ici penser aux élevages de poulets – Peter Singer est prêt à faire l'hypothèse en 1979 que ces animaux sont seulement sensibles – ou aux élevages piscicoles.

Cette position n'est pas seulement une mauvaise nouvelle pour les animaux « seulement sensibles » comme les poules ou les poissons, elle l'est aussi pour ceux qui sont conscients d'eux-mêmes, y compris les êtres humains. Comme l'a bien montré H. L. A. Hart, l'éditeur et spécialiste de Bentham, l'utilitarisme est fondamentalement une théorie maximisatrice. Le point de vue de « l'existence préalable » est une limitation absolument arbitraire de l'utilité. Même un individu préférant continuer de vivre doit pouvoir être remplacé. Une personne qui préfère vivre doit pouvoir être remplacée par une autre personne qui préfère vivre. S'écrier « non !, stop !, attendez, ici, on ne tient compte que des êtres déjà existants » est tout simplement arbitraire. L'utilitarisme n'est pas le jeu du « stop ou encore », on ne peut pas arrêter la maximisation quand nos intérêts sont en danger, quand les résultats nous sont défavorables. En bref, la théorie de Singer n'est plus en mesure de condamner moralement le meurtre, sinon pour des raisons indirectes ou arbitraires.

***Practical Ethics* (1993, deuxième édition)**

Il faut à Singer examiner la question du meurtre à nouveaux frais. C'est ce qu'il fait dans la deuxième édition de *Practical Ethics* en 1993, une édition disponible en traduction française sous le titre : *Questions d'éthique pratique* (Bayard, 1997). Singer abandonne cette fois la référence à l'utilitarisme de l'existence préalable. Ce point évoqué dans la préface a pu échapper au lecteur francophone en raison d'une traduction ambiguë du passage en question. Singer écrit, si on tente de le traduire de manière littérale, qu'il « abandonne la suggestion – avancée de manière provisoire dans le cinquième chapitre de la première édition – selon laquelle on pourrait combiner en même temps une version totale et une version de type existence préalable de l'utilitarisme » (1993, p. x; 1997, p. 10). Cela signifie, je crois, qu'il opte cette fois pour un utilitarisme total pour tout le monde. C'est un point fort, car le calcul d'utilité n'est plus limité arbitrairement en fonction des capacités cognitives. Peter Singer tente maintenant de résoudre le problème du meurtre en interprétant les préférences utilitaristes comme des « débits⁴ ». Avoir une préférence non satisfaite, c'est être dans une

4. Précisons que Singer n'est pas satisfait du modèle du débit dans cette deuxième édition de *Practical Ethics*, aussi propose-t-il une autre métaphore pour comprendre les préférences au sein d'un utilitarisme total : le modèle du voyage shakespearien, le voyage incertain de la vie.

position de frustration. Inversement, satisfaire une préférence, c'est solder un débit, apaiser une frustration. Avec le « modèle du débit », on comprend que tuer un individu pour le remplacer par un autre ne fait que creuser la dette utilitariste, pour ainsi dire. Tuer un être conscient de lui-même, qui a des préférences à long terme (écrire un livre, voyager, etc.), c'est l'empêcher de solder autant de débits, de parvenir à l'équilibre. Et faire naître un autre être conscient de lui-même pour le remplacer n'arrangerait rien à l'affaire. Le fait que son remplaçant parte en voyage à sa place ne solde pas la préférence ou le désir qu'il avait de partir en voyage avant qu'on ne l'assassine. Puisque les meurtres sont comme des débits de l'utilité générale, l'interdiction du meurtre apparaît justifiée si les individus en question préfèrent la continuation de leur vie.

Qu'en est-il maintenant des êtres seulement sensibles, des êtres qui, par définition, selon Singer, sont incapables de préférer la continuation de leur existence? Pour ne pas les abandonner à la tyrannie humaine, Singer mobilise cette fois la distinction de son ancien maître, R. M. Hare, entre deux niveaux de la pensée morale (Singer, 1997, p. 10; 97-98). Le niveau des prolétaires de la pensée (vous, moi, les êtres humains) et celui des archanges. L'archange ne se trompe jamais, il est capable de prévoir toutes les conséquences d'une action, dans le moindre détail. Inversement, les prolétaires sont fatigués, énervés, pressés, pris dans les rets de la passion et des préjugés. En tant que prolétaires de la pensée morale, nous ne savons pas quelles seront les conséquences exactes de l'abattage des animaux « seulement sensibles ». Un tel traitement nous poussera-t-il à les réifier, à ne pas tenir compte équitablement de leurs douleurs? Par ailleurs, l'abattage de masse des animaux seulement sensibles ne nous conduira-t-il pas à maltraiter les autres animaux, ceux-là mêmes qui sont conscients d'eux-mêmes? C'est ici à un argument de type « pente glissante » que Singer a recours. Dans de telles conditions d'incertitude, puisque nous ne sommes pas sûrs de pouvoir traiter adéquatement les animaux d'élevage, Singer recommande une sorte d'axiome de prudence « pour favoriser l'attitude adéquate (*right*) de considération pour les animaux, y compris les animaux non conscients d'eux-mêmes ». Une traduction littérale de cette recommandation pourrait être la suivante (1997, p. 135) : il se peut qu'il vaille mieux faire du fait d'éviter de les tuer pour notre alimentation un simple principe (*it may be best to make it a simple principle to avoid killing them for food*). Pour parvenir à cette position, Singer a dû changer substantiellement sa théorie du bien. D'une théorie limitant arbitrairement l'utilité totale aux êtres seulement sensibles, il est passé à une théorie totale et à double niveau.

Practical Ethics (2011, troisième édition)

Le « point de vue du débit » offre une bonne raison de s'opposer au remplacement des êtres conscients d'eux-mêmes, mais ses conséquences sont désastreuses. Si toutes nos préférences sont des débits, et si, au cours de notre vie, nous ne parvenons jamais tout à fait à satisfaire toutes nos préférences en tout point, comme cela est vraisemblable, alors notre existence a globalement une valeur négative. Notre vie reste toujours « débitrice ». Mieux vaudrait donc stériliser tous les êtres sensibles pour leur épargner une telle vie. Singer se perd de Charybde en Scylla : s'il échappe au problème du remplacement et du meurtre, ça n'est que pour mieux risquer la stérilisation de tous les êtres sensibles.

Pour éviter ces deux problèmes, Singer modifie à nouveau sa théorie de la valeur – et cette fois d'une manière particulièrement audacieuse et hétérodoxe pour un utilitariste. Il « suggère », c'est son mot, qu'« il y a de la valeur dans certains genres de vie », et que cette « valeur est indépendante des préférences » (2011, p. 116-177 *sq.*). Autrement dit, le fait de vivre une certaine vie aurait lui-même une valeur, une valeur que Singer dit « impersonnelle ». Le monde contiendrait au moins deux types de valeur : d'un côté, la satisfaction de nos préférences (satisfaction qui est bonne pour nous, pour notre bien-être), et, de l'autre, la valeur qu'auraient certains genres de vie (qui seraient bons en soi, même si nous ne sommes pas parvenus à satisfaire toutes nos préférences).

Cette nouvelle théorie de la valeur « impersonnelle-préférentielle », si l'on ose dire, pose de multiples problèmes. Tout d'abord, elle est mystérieuse. Pourquoi certains genres de vie auraient-ils une valeur intrinsèque ? Faute de proposer une justification et un critère d'attribution, la suggestion de Singer semble *ad hoc*. Deuxièmement, comment le calcul utilitariste fonctionne-t-il avec deux genres de valeur irréductibles l'un à l'autre ? Si le calcul utilitariste devient impossible, la théorie utilitariste est elle-même inutile. Troisièmement, comme l'a bien vu Tatjana Višak, la valeur impersonnelle de Singer ne permet pas de surmonter l'obstacle pour lequel elle a été élaborée, à savoir l'éradication de tous les êtres ayant des préférences. Pourquoi n'y parvient-elle pas ? Si la valeur impersonnelle permet de payer la dette utilitariste que constituent les préférences non satisfaites, autrement dit si la valeur impersonnelle rend à nouveau positif le solde de certains genres de vie, alors les individus redeviennent tout simplement remplaçables (Višak, 2013, p. 65) : rien n'interdit de remplacer une vie qui vaut la peine d'être vécue par une autre vie valant la peine d'être vécue.

De manière générale, si la valeur impersonnelle se maximise, alors les vies qui possèdent cette valeur sont remplaçables. La seule façon de sortir du cercle du remplacement serait de considérer que la valeur impersonnelle se respecte, se conserve, ne doit pas être détruite. Mais si Singer devait

franchir ce pas en matière de *théorie du bien*, ce qu'il ne fait pas, il deviendrait déontologiste.

Sidgwick et le point de vue de l'univers (2014)

Puisqu'une théorie préférentielle de la valeur, fût-elle supplémentée d'éléments impersonnels, ne semble pas être en mesure de résoudre le problème du meurtre, du remplacement ou de la stérilisation générale, Peter Singer décide, dans un livre sur Sidgwick coécrit avec Katarzyna de Lazari-Radek (2014), de « crever l'abcès », d'embrasser une pure théorie hédoniste de la valeur.

Sans doute Singer revient-il aussi à une théorie hédoniste pour des raisons qui tiennent à la dialectique des théories de la valeur. Lazari-Radek et Singer montrent que les seules théories de la préférence crédibles sont celles qui accordent de la valeur non pas à toutes les préférences, mais seulement aux préférences raisonnables. Imaginons qu'une personne préfère vivre une terrible douleur tous les mardis, plutôt que de lire un livre, précisément parce que c'est le mardi, et que, le mardi, elle préfère tout et n'importe quoi. Supposons qu'une autre personne préfère compter les brins d'herbe dans son jardin à n'importe quelle autre activité. Ces deux préférences ne sont pas raisonnables. Il existe des activités qui seraient « objectivement meilleures » pour elles, plus dignes de leur être recommandées. Pourquoi? Parce qu'elles seront tout simplement plus *plaisantes pour ces deux personnes*. Ce que montrent ces deux exemples, c'est que le critère ultime de la valeur intrinsèque n'est pas la satisfaction de préférence, ni la rationalité de ces préférences, mais le plaisir. Ni les individus, ni leur vie, ni la satisfaction de leurs préférences n'ont de valeur en soi, seuls leurs états mentaux peuvent avoir une valeur intrinsèque.

Rétrospectivement, Singer (2016, p. 234) écrit qu'il avait déjà en tête une théorie hédoniste de la valeur dans la troisième édition de *Practical Ethics*, mais qu'il n'était pas encore prêt à réécrire le livre de bout en bout. Si certains genres de vie ont une « valeur impersonnelle », alors que les individus en question n'ont pas satisfait toutes leurs préférences, c'est tout simplement parce que ces vies sont plaisantes. À cette occasion (2016), Singer opère à mon sens un glissement conceptuel. L'impersonnalité glisse de la valeur vers le déontique. Singer ne peut pas dire que le plaisir a une valeur impersonnelle. Le plaisir n'est bon que dans la mesure où il est bon pour quelqu'un. Il dira donc que c'est son utilitarisme qui est *impersonnel* : « Les utilitaristes impersonnels veulent maximiser la somme totale d'utilité dans le monde », que ce soit en créant des êtres heureux ou en rendant plus heureux les êtres existants déjà (Singer, 2016, p. 234). Dire que l'utilitarisme est impersonnel revient à dire qu'il est total. Ce propos concerne, selon moi, le versant déontique, et non pas axiologique, de sa théorie éthique.

Que faut-il conclure de cet utilitarisme hédoniste total pour la question du meurtre des animaux ? Comme l'avait bien vu Bentham dans ses manuscrits sur la cruauté des animaux (1776, feuillet 4), « tuer un homme est le pire crime qui puisse être commis contre l'homme en raison de la terreur qu'un tel acte suscite chez les autres hommes ». Autrement dit, du point de vue utilitariste hédoniste, le meurtre n'est le pire crime qu'en raison de ses effets secondaires, et non pas en raison des dommages causés à la victime du meurtre. C'est l'angoisse que suscite le meurtre chez ceux qui craindront à leur tour d'être assassinés, et la douleur qu'il causera aux proches des victimes, qui rendent le meurtre si condamnable. Dans le cas des animaux, ces effets secondaires sont moindres : les animaux ne semblent pas être angoissés à l'idée que la société humaine est fondée sur leur meurtre. Les vaches peuvent bien être terrifiées à l'idée qu'un tigre échappé d'un cirque traverse leur champ. Mais elles ne s'inquiètent pas du lien entre engraissement, rentabilité et abattoir. Les effets secondaires de leur meurtre (par les êtres humains) semblent nuls. Si les animaux d'élevage ont eu une vie relativement bonne, et qu'ils sont remplacés, leur meurtre devient légitime.

En revenant à l'utilitarisme hédoniste classique de Bentham et Sidgwick, la position de Singer me semble devenir aussi robuste que défavorable aux animaux. Les seules raisons indirectes qui pourraient alors remettre en question cet immense massacre, ce « génocide » disait à juste titre Derrida, tiennent au désordre, au sabotage économique, que pourraient provoquer les défenseurs des animaux. Comme l'écrivait Hare, les sentiments désagréables amènent les gens à faire des choses désagréables.

Bibliographie

- BENTHAM Jeremy, 1776, « Manuscrit, UC, lxxii, 214, Cruelty to Animals ».
- LAZARI-RADEK Katarzyna de et SINGER Peter, 2014, *The Point of View of the Universe. Sidgwick and Contemporary Ethics*, Oxford, Oxford University Press.
- MOORE George Edward, 1945 [1912], *Ethics*, Londres, Oxford University Press.
- NOZICK Robert, 2008 [1974], *Anarchie, état et utopie*, 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France.
- SCARRE Geoffrey, 2002, *Utilitarianism*, Londres, Routledge.
- SINGER Peter, 1975, *Animal Liberation. A New Ethics for Our Treatment of Animals*, 1^{re} éd., New York, The New York Review.
- 1979, *Practical Ethics*, 1^{re} éd., Cambridge, Cambridge University Press.
- 1993 [1979], *Practical Ethics*, 2^e éd., Cambridge, Cambridge University Press.
- 1997 [1979], *Questions d'éthique pratique*, tr. 2^e éd., Max MARCUZZI, Paris, Bayard.

- 2011 [1979], *Practical Ethics*, 3^e éd., Cambridge, Cambridge University Press.
 - 2012 [1975], *La libération animale*, tr. Louise ROUSSELLE, relect. David OLIVIER, prés. Jean-Baptiste JEANGÈNE VILMER, Paris, Petite bibliothèque Payot.
 - 2016, « Afterword », in VIŠAK Tatjana et GARNER Robert (dir.), *The Ethics of Killing Animals*, Oxford, Oxford University Press, p. 229-235.
- VIŠAK Tatjana, 2013, *Killing Happy Animals. Explorations in Utilitarian Ethics*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.